



Alex  
VERONE

SI JE N'AVAIS  
JAMAIS SU...

Roman Policier

Alex VERONE

**SI JE N'AVAIS  
JAMAIS SU ...**



*Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.*

*Les personnages et les situations de ce roman étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite. »*

*Remerciements : Il n'est pas commun de les lire avant de débiter un roman, mais comme dans la vie rien n'est jamais figé et qu'il est plaisant de s'affranchir des codes, je m'autorise à vous les adresser dès à présent.*

*Vous qui avez cru en moi quand ce projet a germé dans ma tête, me soutenant sans l'ombre d'une hésitation, **MERCI**.*

*Vous qui avez donné de votre temps lors de vos bêta lectures ou corrections, exprimant sans complaisance vos impressions et critiques, m'orientant dans l'aboutissement de ce manuscrit, **MERCI**.*

*Vous lecteurs qui tenez entre vos mains ce roman, sans votre regard posé sur les mots qui vont s'enchaîner, tout ce que j'ai pu écrire n'aurait que peu d'intérêt, **MERCI**.*

*Alex*

*À ceux qui me sont chers. Ils se reconnaîtront.*

« Ce que nous appelons hasard n'est et ne peut-être que la  
cause ignorée d'un effet connu »

*Voltaire*

## *Chapitre 1*

« **P**rogresser dans cet espace confiné semble compliqué.

À chaque pas, le contact de mon pied sur le sol est incertain.

Buter sur une pierre, marcher dans un trou ou une flaque d'eau, voire se heurter à un objet et glisser sur de la boue, pour chuter violemment, n'est pas improbable.

Chaque centimètre gagné dans cette lente progression se fait au prix d'un effort physique conséquent.

Droit devant, je distingue, dans le lointain, une lueur vacillante.

Une bougie ?

Une lanterne dans la tourmente des vents ?

Comment le savoir sans s'en approcher ?

Plus j'avance, plus elle semble s'éloigner.

Cette odeur âcre de moisissure qui imprègne l'atmosphère attaque mes voies respiratoires, elle irrite ma gorge, une sensation de brûlure descend sur mes poumons et oppresse ma poitrine.

Je dois lutter, apprendre à gérer mon stress. En m'imprégnant de cette atmosphère, je pourrai trouver la force qui me mènera à l'air libre.

Le temps dans ce lieu insalubre a dû se figer. En haut, en bas, devant, derrière. Tourner la tête dans tous les sens pour trouver sa direction, n'amène à rien, si ce n'est à me provoquer une sensation de vertige. J'ai du mal à maintenir mon équilibre, je dois rester debout et avancer encore et toujours.

Rien ne permet de s'orienter, si ce n'est ce point lumineux, comme seule échappatoire probable.

Et si l'air venait à manquer. Chaque respiration pourrait être la dernière. Cette seule pensée augmente mon angoisse.

Je distingue sur ma gauche une paroi, comme un repère proche qui permettrait de me stabiliser. Le salut de cette galère passera-t-il par cette lueur qui envahit un peu plus mes pensées.

À l'aveugle ma main se tend, cherche la dureté d'un mur et ne trouve que la viscosité d'une substance douteuse.

Le bout de mes doigts est maintenant poisseux, je tente de m'essuyer sur les vêtements, mais j'éprouve encore l'adhésivité.

Pourrait-il s'agir d'une huile recouvrant la cloison de ce conduit ? La seule certitude réside dans le fait qu'elle n'altère pas l'épiderme, je ne ressens aucune brûlure.

Ne pas imaginer qu'il pourrait aussi s'agir de sang frais, suintant de chaque porosité. Pourtant cette matière n'est pas froide.

Non ce n'est pas possible. Il faut savoir ce qui se trouve tout autour. Cette pénombre devient insupportable. Besoin de comprendre, besoin de trouver une cohérence à cette situation.

Tous ces ressentis opprimants sont à l'origine de ce goût nauséux au fond de ma gorge. Avoir envie de vider son estomac en sachant que rien ne pourra en sortir, si ce n'est une bile expulsée par des contractions abdominales douloureuses.

Chasser toutes mes idées morbides qui peuvent parasiter le bon sens est le seul salut possible. Garder son calme, retrouver la quiétude.

Comment cela est-il possible, l'imaginaire aurait-il pu me distraire assez longtemps pour que je ne me rende pas compte que la pénombre s'en est allée ? Elle a été remplacée par un large faisceau de lumière irradiant une vaste pièce.

Juste le temps de m'habituer à cette vive clarté, qu'une nouvelle réalité s'offre à mes yeux ébahis.

Le plafond, une voûte basse aux pierres apparentes d'où suinte, en goutte à goutte, une eau chargée d'impuretés. Le bruit provoqué par leur chute sur le sol est régulier comme un métronome. Pourtant aucune flaque n'est visible.

Tout cela ne peut être réel, pas plus que ce corps de femme partiellement nu, recroquevillé tel un fœtus. Une longue chevelure auburn, couvre en partie les épaules.

Les mains jointes sont maintenues par deux bracelets en métal rouillé, fixés à une chaîne aux maillons imposants.

La courbure d'une chute de rein et la naissance des fesses sont perceptibles.

L'orientation de cette masse humaine inerte, rend toutefois la vision du visage impossible.

Impossible jusqu'au moment où, dans un mouvement lent, régulier, cette créature pivote sur elle-même, exposant son faciès tuméfié. Ses stigmates traduisent sa douleur intense

..... NOOOOon pas TOI. »

À cet instant précis le téléphone posé sur la petite étagère à côté du lit, se mit à vibrer, pour aussitôt jouer la musique de la série télévisée « Les Experts : Miami ». Le volume sonore monta rapidement. Franck chercha à se saisir au plus vite de son smartphone, qui venait de le sauver de ce foutu cauchemar.

Quelques secondes furent nécessaires pour qu'il retrouve ses esprits. Encore une nuit perturbée par ses visions terrifiantes et incompréhensibles. Sans compter que la journée précédente avait été relativement longue et les sollicitations professionnelles n'avaient pas manqué.

Certes, dans son métier, il n'était pas concevable de compter ou limiter ses heures. Mais parfois, avec les années, cette contrainte de travail lui pesait. Rien en comparaison de ses trois premières affectations dans des unités de gendarmerie départementale, où chaque jour apportait son lot de sollicitations diverses et variées, justifiées ou incongrues et où,

il était presque impossible de prévoir ce qu'il allait faire le jour même. Il avait bien fait de se spécialiser dans le domaine du judiciaire, en demandant une affectation au sein d'une unité d'investigations.

Sa bonne étoile l'avait conduit à la brigade de recherches de Hyères où en qualité d'adjoint, il animait une équipe de 12 personnes, traitant toutes les affaires judiciaires présentant une complexité ou nécessitant des investigations longues, non envisageables par ses collègues affectés dans les brigades locales.

Cinq ans que le bord de mer était son quotidien, que le soleil lui faisait de l'œil au moins vingt jours par mois et que ce climat tempéré lui apportait une joie de vivre indéniable.

Il avait connu une période sombre, qu'il voulait tenter d'oublier et le climat ainsi que son environnement actuel semblaient le porter vers de meilleurs jours.

Si seulement il pouvait se débarrasser de ses visions nocturnes, de plus en plus noires et morbides, qui venaient lui tarauder l'esprit.

Encore à demi-conscient, il avait bien compris que l'appel provenait de sa patronne, Sarah, puisqu'elle le joignait sur son téléphone personnel. La musique émise lui était dédiée en signe de reconnaissance, avec un petit trait d'humour. Sarah était en quelque sorte son «Horatio Caine» avec quelques avantages non-négligeables. Elle avait un charme fou, une expérience avérée, du charisme, un dynamisme incroyable et une féminité qui ne pouvait laisser indifférent.

Toutes ces qualités avaient rapidement éveillé en lui un sentiment amoureux qui avait trouvé sa réciprocité auprès de cette femme. Depuis quelques mois, ils goûtaient aux joies d'une relation amoureuse naissante. La discrétion était tout de même de mise, afin de ne pas nuire à leur activité professionnelle, dans un milieu où il n'est pas bien vu de mélanger vie privée et travail. Sans parler du lien de

subordination entre eux, Sarah ayant le grade de capitaine et Franck celui de major.

— Alors fainéant, tu en as mis du temps pour me répondre, ça fait trente secondes que tu as décroché sans rien dire. Pendant que je m'évertue à te parler. Tu es encore au pieu à 8 H du mat ? lança Sarah pour tenter de le piquer et de le faire réagir.

Instinctivement, son regard se porta sur l'écran du téléphone pour vérifier la date et l'heure.

9/08/2023 – 8 H 01.

Puis Franck rétorqua du tac au tac.

— Oui et toi tu n'as rien d'autre à foutre que de perturber un soldat de la République, qui mérite un bon repos, après six heures de planque dans les entrepôts du port, à chouffer des petits trafiquants qui ne se sont même pas présentés.

Il commençait à bien la connaître et de plus en plus à aimer son côté taquin. Certes, elle pouvait avoir des réactions un peu emportées que certains pouvaient qualifier de comportements colériques, mais ce trait de caractère, il l'avait intégré et s'en était accommodé.

Pour ce qui était de ses cauchemars à répétition, il préférait ne pas les partager avec elle, tout en sachant qu'il faudrait un jour ou l'autre, qu'il se confie à un psy pour y mettre fin, à défaut de pouvoir en expliquer l'origine.

— Laisse tomber ton petit trafic de jantes volées pour le moment. Je viens d'avoir le commandant de compagnie et il me demande de porter main forte à la brigade de Bormes-les-Mimosas. Ils viennent d'être engagés sur une découverte de cadavre. Avec l'activité estivale de ce mois d'août, cette unité est un peu sous l'eau. Leur équipe dépêchée sur place est constituée d'un tout jeune O.P.J.\* et d'un mono galon fraîchement sorti d'école. Donc tu m'as compris, à eux deux leur expérience professionnelle n'est pas *high level*, fit-elle avec une petite pointe de moquerie.

\* Officier de police judiciaire

— Tu plaisantes là, merde, on ne va pas se taper les découvertes de cadavres maintenant.

— Tu as 30 minutes pour te glisser sous la douche, prendre ton café, t'enfiler un petit déj'. Moi, c'est le temps qu'il me faut pour venir te chercher.

— Ok cheffe. À vos ordres cheffe, lui rétorqua Franck sachant pertinemment que ce qualificatif de cheffe ne lui plaisait pas et pouvait la faire réagir.

Pour Sarah la notion d'autorité imposée par le grade n'avait pas lieu d'être dans son équipe. Estimant que commander ne se faisait pas par le pouvoir, mais par le savoir et le respect que l'on inspire au personnel de son unité.

— À très vite mon cœur, je peux le dire puisque nous avons une conversation strictement personnelle, dit-il en rigolant avant de raccrocher.

Pas facile d'être toujours dans l'action, mais le simple fait de savoir qu'il partait sur une inter avec Sarah, lui mettait du baume au cœur. Le trouble provenant de son sommeil rempli de visions sombres commençait à disparaître. Il était couvert de sueur, de ces sueurs incontrôlables qui vous montrent à quel point l'esprit et le corps peuvent se confronter quand il s'agit de trouver un équilibre.

Il était temps de se glisser sous la douche, pour laver cette noirceur cauchemardesque invisible et retrouver toute l'énergie nécessaire à une bonne journée de taf. Redevenir le Franck apprécié par son entourage et ses collègues de travail.

Sortant de la salle de bain, les cheveux mouillés perlant sur son cou, il garda sa serviette autour des hanches et se dirigea vers sa terrasse exposée plein sud, non sans s'être préparé sa tasse de café et avoir pris de quoi se caler l'estomac avec quelques tartines de pain.

En plein mois d'août, qu'il était agréable de profiter de cette fraîcheur matinale relative. Instinctivement, il jeta un œil en direction du thermomètre, pour tenter d'anticiper la chaleur

qui allait l'accompagner durant les 12 heures à venir. Déjà 21,5 degrés.

Les trente minutes accordées par sa patronne, pour être fin prêt dès son arrivée, avaient déjà été consommées aux deux tiers. Le temps d'enfiler une chemisette, un pantalon et une paire de chaussures basses et il serait opérationnel. Ne plus endosser l'uniforme tous les matins n'était pas pour lui déplaire. Certes, il avait un grand respect pour le bleu de la tenue, mais en travaillant dans cette unité de recherches judiciaires, il était d'usage de porter une tenue civile, bien plus adaptée aux diverses missions, discrétion oblige. Son arme de service glissée dans son holster, était à peine visible, dissimulée sous le pan du vêtement. Satisfait de lui, il regarda l'heure sur son téléphone, 8 H 28'.

La Peugeot 3008 banalisée de couleur bleu nuit conduite par Sarah, s'immobilisa devant le portail. Il la rejoignit en quelques enjambées. La voyant sortir du véhicule, il prit le temps de la contempler un instant, estimant avoir été gâté par la vie en ayant pu croiser sa route et avoir été touché par Cupidon.

Son visage avait gardé la fraîcheur de ses vingt ans et malgré les années qui passaient, elle conservait cette jolie petite frimousse, illuminée par de grands yeux d'un vert cristallin. Les réflexions d'autocritique qu'elle pouvait exprimer parfois pour dénicher la naissance d'une ridicule ou se plaindre qu'elle aurait préféré avoir des seins légèrement plus volumineux, ne trouvaient pas de résonance dans le regard que lui portait Franck.

Une chevelure brune légèrement ondulée, dans laquelle il prenait plaisir à promener ses doigts. Sa peau fine, douce et légèrement hâlée qui lui autorisait, dans l'intimité, les caresses des plus sensuelles.

Il la dépassait d'une tête, et bien qu'elle ne donnait pas l'impression d'être fragile, il avait cette envie de la protéger, alors même qu'elle avait la capacité à s'assumer en toutes circonstances.

Elle était sa cadette de huit ans, mais l'amour a-t-il loisir de s'encombrer de ce genre de détail ?

— Tiens, prends le volant dit-elle en lui cédant la place conducteur.

Elle avait pleine confiance en son partenaire, le fait de se faire conduire lui permettait de rester active quand elle partait sur une intervention.

— Je te fais un résumé rapide de la situation en chemin, rajouta-t-elle.

Une fois au volant, Franck ne put se retenir d'exprimer un début d'agacement.

— On observe la situation et quand tout est OK, on rentre pour que je finisse ma nuit.

— Mais oui, chaque chose en son temps. En deux mots, pour t'expliquer la situation, le pharmacien de l'officine du Belvédère, au port du Lavandou, a contacté la caserne des pompiers de Bormes-Les-Mimosas pour signaler que son employée ne répondait pas à ses nombreux appels téléphoniques. Il s'est présenté ce matin devant son domicile. Les volets de la maison étaient fermés et la voiture de sa collègue se trouvait sur la propriété. Son inquiétude grandissante, il a demandé l'intervention des pompiers pour procéder à une ouverture de porte, dans le cadre d'une assistance à personne. Comme il se doit, le S.D.I.S.\* a demandé la présence d'une de nos patrouilles avant d'agir. Après avoir forcé une ouverture de l'habitat, ils ont découvert le corps sans vie d'une femme. Cette dernière était pendue dans le salon. Voilà, tu en sais autant que moi.

\* Service Départemental d'Incendie et de Secours

— Je suis toujours ravi de bosser en binôme avec toi Sarah, mais tu n'avais personne au bureau pour faire cette mission ?

— Non, Claire est toujours en arrêt de travail, Stéphane et Damien sont sur l'affaire de la disparition inquiétante avec la section de recherches de Toulon. Marie a posé une journée pour s'occuper de son fils et le reste de l'équipe est en congé. La boucle est bouclée. C'est à nous de nous y coller.

Désirant tuer dans l'œuf son agacement, elle précisa :

— Ne sois pas bougon, promis dès que l'on a fini, on prendra un peu de temps pour nous. Tiens, on pourrait aller se faire une plongée à la pointe du Cap du Layet. Damien m'a dit y avoir repéré de jolis mérous. Bon programme, non ?

Avait-elle trouvé les arguments qui calmeraient l'énervement perceptible de son adjoint ? Peu importe, une fois dans l'action, il passerait vite à autre chose, elle en était convaincue.

— Prends à droite, boulevard de l'Hubac du bleu, puis la seconde à droite, encore à droite puis à gauche.

— Plus efficace que mon GPS, ne put s'empêcher de commenter Franck.

— Rigole, en attendant on ne s'est pas perdu dans ce dédale de petits chemins. Regarde, le véhicule d'intervention de la brigade est stationné juste là.

## Chapitre 2

À peine Sarah eut franchi le portillon donnant accès à la propriété, qu'elle fut interpellée par un jeune gendarme désirant connaître la raison de sa présence en ce lieu.

Pour toute explication, elle se présenta :

— Capitaine Delfort et Major Talinski de la B.R.\* de Hyères.

— Mes respects, gendarme Dubois de la B.T. de Bormes-Les - Mimosas, lui répondit confus, son interlocuteur.

— Le chef de patrouille est à l'intérieur ? demanda Franck.

— Oui major, le chef Donglass est avec les pompiers à l'intérieur.

Sans plus attendre, Sarah se dirigea vers la porte d'entrée entrouverte de la villa, suivie de son collègue.

— Messieurs, bonjour, vous me faites un topo de la situation .

— Capitaine. Nous avons été sollicités par le S.D.I.S. de Hyères pour assister à l'ouverture de porte de la maison de madame Laure Altier, suite à un signalement inquiétant de son patron. On a découvert une victime pendue et j'étais en train de faire mes constatations pour établir les circonstances de ce décès...

— Et vos constatations vous amènent à quelle conclusion ? l'interrompit Sarah.

— Je pencherai pour un suicide par pendaison, d'une personne sans doute dépressive. À notre arrivée le portail était fermé, ainsi que toutes les portes. Les volets roulants étaient abaissés. Impossible de distinguer quoi que ce soit à l'intérieur.

\* Brigade des recherches

On n'a pas eu d'autre choix que de forcer la fenêtre vitrée sans barreaudage du garage, pour venir ouvrir la porte d'entrée. Les clés de cette dernière se trouvaient engagées dans la serrure. Après une vérification rapide permettant d'établir que la pendue était sans vie, j'ai demandé aux pompiers de ne toucher à rien en attendant votre arrivée. Pour ce qui est de l'Austin Mini noire stationnée sous le car-port, j'ai déjà vérifié la base de données des immatriculations, elle est enregistrée au nom de Laure Altier.

La tonalité de ce descriptif traduisait le stress de ce jeune gradé, qui visiblement n'était pas coutumier de ce genre d'intervention. Il avait toutefois déjà apporté quelques éléments intéressants permettant de comprendre le contexte de ce drame.

Il s'agissait toujours d'un drame, lorsque l'on se retrouvait face à la mort dans de pareilles circonstances. Même avec l'expérience, on ne pouvait rester insensible. La vie tenait parfois à peu de chose, pensa Sarah, elle en avait fait l'amère expérience.

— Vous avez identifié la victime ?

— Oui, il s'agit bien de la propriétaire des lieux, Laure Altier née Godani, âgée de 43 ans, pharmacienne à l'officine du Belvédère. J'avais eu l'occasion de lui prendre une plainte l'an dernier pour le vol sans effraction de son VTT, alors qu'il se trouvait dans son abri de jardin.

— Une plainte pour un simple vol de vélo, s'interrogea à haute voix Sarah.

— Il s'agissait d'un VTT à assistance électrique, relativement cher. Elle avait déposé plainte pour faire marcher l'assurance et obtenir son remboursement.

— Autre chose que je devrais savoir sur cette femme ? Poursuivit Sarah.

— Non capitaine. Nous n'avons pas encore débuté l'enquête de voisinage, mais j'avais l'intention de le faire un peu plus tard.

Sarah esquissa un léger sourire en constatant que ce jeune enquêteur avait la volonté de bien faire son travail et le désir de montrer qu'il connaissait déjà le déroulement de sa procédure. — C'est toujours agréable de voir qu'il y a encore des jeunes consciencieux, alors même que les situations peuvent parfois paraître difficiles à gérer, se fit-elle comme réflexion.

Elle enchaîna avec quatre nouvelles questions, ne lui laissant aucun répit.

— Le médecin a été prévenu ? La famille a été contactée ? Le commandant de compagnie a été avisé des premiers éléments de votre enquête ? Vous avez trouvé un écrit faisant mention de la volonté de la victime à se donner la mort ?

Sans se montrer destabilisé par cette succession de demandes, il répondit en cascade.

— Oui le docteur Dubreuil a été prévenu, il doit arriver d'une minute à l'autre. Pour ce qui est de la famille proche, il semblerait que cette dame vive seule et qu'elle n'ait pas d'enfant. Toutefois, j'ai téléphoné à la police municipale pour savoir s'ils lui connaissaient de la famille proche, parents ou enfants, voire frères et sœurs. Je suis en attente de leur résultat. J'ai rédigé un premier message pour rendre compte de la situation à la compagnie et à mon commandant d'unité. Enfin je n'ai trouvé aucune trace d'écrit en lien avec cet acte suicidaire. La victime visiblement n'a pas laissé d'explication à son geste de désespoir.

Pour l'instant hors de question de manipuler le corps de la défunte. Il convenait de poursuivre les constatations. Prendre le temps de s'imprégner de cet environnement. Chercher à comprendre l'incompréhensible qui pousse un être à se donner la mort.

Sarah avait déjà assisté à tellement de découvertes de cadavres, qu'elle avait rapidement dû mettre une barrière entre les victimes et son propre ressenti. En quelque sorte un instinct

de protection qui lui avait permis de ne pas se perdre et rester loin de cet abîme qui peut vous aspirer vers le néant.

Franck était resté volontairement en retrait durant tout son échange avec le chef Donglass. Elle avait vite appris à le connaître et à apprécier son professionnalisme. Cette force tranquille qui vous permet d'être performant, même dans les conditions les plus pénibles. Il n'était pas dénué d'empathie, dans sa vie privée, il savait se montrer attentionné, affectueux et aimant. Des qualités qu'elle recherchait auprès d'un compagnon de vie. Mais là, la priorité était d'apporter la vérité, de l'étayer par le rassemblement d'éléments factuels incontestables. Il était donc dans son rôle, efficace et concentré.

Au fond de lui, il devait à cette pauvre victime de comprendre pourquoi elle avait pu passer à l'acte.

Sarah n'avait pas besoin de guider Franck ou de lui donner d'ordre. Il avait déjà enfilé une paire de gants en latex, positionné devant sa bouche un masque chirurgical et enfilé des couvre-chaussures pour éviter de contaminer les lieux.

La valise contenant l'appareil photo et le caméscope était posée sur le plan de travail de la cuisine. Afin d'améliorer sa perception visuelle de cette macabre scène, il actionna la télécommande se trouvant sur le petit meuble en bois, à côté de la baie vitrée du salon.

Les deux grands volets roulants se levèrent lentement avec un léger grincement, laissant entrer la lumière du jour, l'exposition des ouvrants se situant sur la façade Est de la maison. Il pouvait maintenant commencer les prises de vue du corps de la victime et de son environnement.

La tête légèrement penchée sur le côté gauche, les yeux clos, les bras ballants, mains ouvertes en direction du sol son immobilisme pouvait impressionner. Une corde en nylon enserrait son cou, à certains endroits la peau la recouvrait. L'extrémité de celle-ci avait été passée au niveau de la contrefiche, puis solidement attachée à l'entrait de la structure

bois apparente. Elle portait un t-shirt bleu sans inscription particulière et un short beige. À première vue, elle n'avait aucune trace d'hématome.

Un descriptif complémentaire allait être fait dès que la victime aurait été vue par le médecin. Face à elle, une chaise à dossier était renversée.

Sans doute cet objet du quotidien avait-il servi d'appui pour prendre de la hauteur et permettre le passage à l'acte.

Sarah avait remarqué en entrant dans cette villa que la température intérieure contrastait déjà avec celle de l'extérieur.

Par réflexe, elle lut 19 degrés sur l'affichage digital du climatiseur qui régulait l'air ambiant de la salle à manger et du salon. Aucune odeur désagréable n'était encore perceptible dans l'habitation, malgré la présence de ce corps qui avait entamé son lent processus de décomposition.

Une odeur de cigarette lui chatouilla les narines, ce qui la fit se retourner brusquement pour en déterminer l'origine. S'adressant au jeune gendarme qui l'avait accueillie à son arrivée, elle ne mâcha pas ses mots :

— Ça ne vous fait pas chier de fumer tranquillement à côté d'un cadavre et de potentiellement nous polluer les lieux, allez finir votre tige de cancer dehors.

Tout penaud, il ouvrit le coulissant gauche de la baie vitrée du salon et le referma avec force, comme s'il avait voulu mettre une barrière de protection entre la capitaine et lui.

Depuis qu'elle avait perdu son père, des suites d'un cancer de la gorge, en raison d'une consommation incessante de cigarettes, elle avait manifesté une aversion pour cette addiction. Une répulsion compréhensible, qu'elle n'avait pas encore appris à gérer totalement. Ce jeune gendarme venait d'en faire les frais.

Sur le pas de la porte d'entrée, un homme d'une quarantaine d'années venait d'arriver, une valise en cuir à la main.

— Bonjour, docteur Dubreuil, se présenta-t-il simplement.

— Bonjour doc, entrez, lança le chef Donglass au nouveau venu, qu'il semblait connaître.

La capitaine Delfort s'avançant vers le généraliste, se présenta à son tour et lui demanda de bien vouloir patienter quelques instants, le temps que son collègue finisse les premières constatations sur le corps inerte. Cette attente lui permit de questionner le docteur Dubreuil, afin de savoir s'il connaissait madame Laure Altier et si cette dernière était l'une de ses patientes. Il confirma effectivement que cette femme faisait partie de sa patientèle, sans dévoiler le secret médical, fit comprendre qu'elle ne l'avait pas consulté depuis de nombreux mois. Il était donc dans l'impossibilité de se prononcer sur un éventuel état dépressif de l'intéressée.

Le collègue du chef Donglass avait discrètement rejoint le groupe à l'intérieur de la maison, en passant par la porte d'entrée, venant se placer contre l'îlot central de la cuisine ouverte sur la salle à manger. Désirant sans doute ne plus se faire remarquer, il resta silencieux et observa.

Sarah s'adressa à lui de manière plus cordiale, dans le but de ne pas rester sur la dureté de ses derniers propos.

— Vous n'avez pas jeté votre mégot dehors, j'espère ?

— Non capitaine, je l'ai soigneusement éteint et mis dans mon mouchoir. Joignant le geste à la parole, il ouvrit sa main droite qui contenait son mouchoir en papier et le mégot.

Jeune mais pas totalement idiot pensa Sarah. On en fera peut-être quelque chose. Il a au moins compris qu'il ne fallait pas polluer l'environnement quand on est sur une intervention de ce type.

Gardant un œil discret sur Franck qui finissait de remplir ses formulaires et ranger son appareil photo, elle prit le temps d'observer plus en détail ce corps définitivement inerte. Sur le mur de l'entrée, un cadre de petite taille dans lequel se trouvait

une photo de cette femme, l'amena à une comparaison quelque peu malsaine.

Couché sur le papier glacé, ce visage souriant et éclatant transpirait une joie de vivre évidente. Cette représentation furtive d'un instant de bonheur, captée par l'objectif d'un appareil photo, s'était figée, il y a plusieurs années, dans le passé. Aujourd'hui une toute autre vision de cette femme lui faisait face, suspendue à une corde. Ces deux représentations avaient le triste point commun de ne plus avoir de futur.

Un détail attira l'attention de Sarah. Cette victime avait dû se maquiller la veille de son passage à l'acte. Rien d'ostentatoire, juste un peu de mascara. Deux coulures avaient laissé une trace à peine perceptible sur les joues. Cette femme avait dû vraisemblablement pleurer avant de cesser d'exister. Des larmes de peur, de douleur ou de colère avaient été un des derniers signes de vie.

Elle ne chercha pas à s'approcher plus de la victime et interpella le médecin.

— Docteur, elle est à vous. On va sortir pour vous laisser tranquillement procéder à votre examen, puis nous discuterons de vos éventuelles constatations.

— Vous ne pouvez pas la descendre ?

— Non, on attend nos collègues de la scientifique, donc elle reste dans cette position, on ne touche à rien. Vous avez un masque et des gants ? interrogea Sarah.

Ayant remarqué la présence d'un marchepied escamotable dans la cuisine, qui devait servir à la propriétaire pour atteindre les rangements en hauteur, elle prit cet objet pour le mettre à disposition du praticien...

[COMMANDEZ CE ROMAN](#)

